

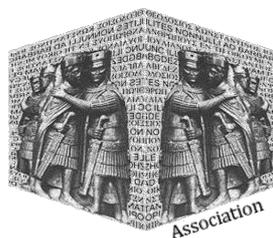
REVUE DES ETUDES TARDO-ANTIQUES

Histoire, textes, traductions, analyses, sources et prolongements de l'Antiquité Tardive

(RET)

publiée par l'Association « Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive » (THAT)

ANNEE ET TOME I
2011-2012



**Textes pour
l'Histoire de
l'Antiquité
Tardive**

REVUE DES ETUDES TARDO-ANTIQUES (RET)

COMITE SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Nicole Belayche (École Pratique des Hautes Études, Paris), Giovanni de Bonfils (Università di Bari), Aldo Corcella (Università della Basilicata), Raffaella Cribiore (New York University), Kristoffel Demoen (Universiteit Gent), Elizabeth DePalma Digeser (University of California), Leah Di Segni (The Hebrew University of Jerusalem), José Antonio Fernández Delgado (Universidad de Salamanca), Jean-Luc Fournet (École Pratique des Hautes Études, Paris), Geoffrey Greatrex (University of Ottawa), Malcom Heath (University of Leeds), Peter Heather (King's College London), Philippe Hoffmann (École Pratique des Hautes Études, Paris), Enrico V. Maltese (Università di Torino), Arnaldo Marcone (Università di Roma 3), Mischa Meier (Universität Tübingen), Laura Miguélez-Cavero (Universidad de Salamanca), Claudio Moreschini (Università di Pisa), Robert J. Penella (Fordham University of New York), Lorenzo Perrone (Università di Bologna), Claudia Rapp (Universität Wien), Francesca Reduzzi (Università di Napoli « Federico II »), Jacques-Hubert Sautel (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris), Claudia Schindler (Universität Hamburg), Antonio Stramaglia (Università di Cassino).

COMITE EDITORIAL

Eugenio Amato (Université de Nantes), Jean Bouffartigue (Université de Paris X-Nanterre), Jean-Michel Carrié (École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris), Pierre Jaillette (Université de Lille 3), Juan Antonio Jiménez Sánchez (Universitat de Barcelona), Pierre-Louis Malosse (Université de Montpellier 3), Annick Martin (Université de Rennes 2), Sébastien Morlet (Université de Paris IV-Sorbonne), Bernard Pouderon (Université de Tours), Stéphane Ratti (Université de Bourgogne), Jacques Schamp (Université de Fribourg).

DIRECTEURS DE LA PUBLICATION

Eugenio Amato

Pierre-Louis Malosse

Peer-review. Les travaux adressés pour publication à la revue seront soumis – sous la forme d'un double anonymat – à évaluation par deux spécialistes, dont l'un au moins extérieur au comité scientifique ou éditorial. La liste des experts externes sera publiée tous les deux ans.

Normes pour les auteurs

Tous les travaux, rédigés de façon définitive, sont à soumettre par voie électronique en joignant un fichier texte au format word et pdf à l'adresse suivante :

Eugenio.Amato@univ-nantes.fr

La revue **ne publie de comptes rendus** que sous forme de recension critique détaillée ou d'article de synthèse (*review articles*). Elle apparaît **exclusivement par voie électronique** ; les tirés à part papier ne sont pas prévus.

Pour les **normes rédactionnelles détaillées**, ainsi que pour les **index complets** de chaque année et tome, prière de s'adresser à la page électronique de la revue :

<http://recherche.univ-montp3.fr/RET>

Le site électronique de la revue est hébergé par l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, route de Mende, F-34199 Montpellier cedex 5.

La mise en page professionnelle de la revue est assurée par Arun Maltese, Via Saettone 64, I-17011 Albisola Superiore (Italie) – E-mail : bear.am@savonaonline.it.

ISSN 2115-8266

LES ÉTHIOPIQUES D'HÉLIODORE : UNE ŒUVRE DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE*

Abstract : This paper presents four new clues for *Aithiopika's* dating in Fourth Century A.D.: the special meaning of *καλῶς ποιῶν* phrase, the presence of a cataphract *ekphrasis*, the distanced using of the progymnasmata and the fact that Ethiopia's conversion to Christianity happened in this time.

Key words : Heliodorus, datation, Ethiopia, cataphracts, progymnasmata.

Voici quatre arguments – qui, à ma connaissance, n'ont pas encore été spécifiquement avancés¹ – pour situer le « roman »² d'Héliodore dans le courant du IV^e siècle. L'un d'entre eux est de nature linguistique, deux autres rhétorico-littéraires, le dernier historique. Aucun, pris isolément, n'est une preuve suffisante, mais leur convergence, à laquelle il faut associer les arguments qui ont été déjà avancés par le passé, fait probabilité.

Bien que la datation basse semble être ces dernières années de plus en plus en faveur, la longue histoire du débat sur l'époque où vécut Héliodore d'Émèse n'est pas encore close³. Depuis la remise en cause par Erwin Rohde de l'opinion qui

* On trouvera les références bibliographiques complètes en annexe à la fin du présent article.

¹ Néanmoins, G. W. BOWERSOCK 1997, pp. 149-160 (*Appendix B. The Aethiopica of Heliodorus*), formule un certain nombre de réflexions qui recourent celles qui sont présentées ici.

² Quelque réticence que je puisse éprouver à user de ce terme anachronique, je m'y tiendrai ici, pour simplifier.

³ Ainsi, P. ROBIANO 2009, pp. 155-159, a-t-il, récemment encore, soutenu la thèse de la datation haute. Pour cela, il s'appuie d'abord sur le fait incontestable que la tradition byzantine, textuelle et critique, a le plus souvent apparié les œuvres d'Héliodore et d'Achille Tatius, indice d'une « parenté très étroite ». Il appuie ensuite sa démonstration sur les témoignages de Photios et de Psellos, qui ont affirmé qu'Achille avait imité Héliodore ; il y ajoute le fait que, dans deux *Passions* byzantines qui ont manifestement puisé une partie de leur matière chez ces deux auteurs, on trouve une Leucippé fille d'un certain Memnon originaire d'Émèse (rappelons que Memnon, héros homérique éthiopien est mentionné dans les *Éthiopiennes*) : ce serait, selon Patrick Robiano, une manière de dire que la *Leucippé* d'Achille est fille du Phénicien « Éthiopique ». Qu'on soit ou non convain-

prévalait jusque là⁴, nombreuses sont les études qui ont abordé cette question, en soutenant des points de vue divergents. Il est vrai que la datation est difficile, car une œuvre de pure fiction ne fournit pas d'indices explicites, ce qui est malheureux, parce que *Les Éthiopiennes* nous disent beaucoup de choses sur la littérature, l'histoire et la religion de leur époque – mais comment s'en servir, si nous ne savons pas quelle est cette époque ? Comme il serait oiseux de refaire ici l'histoire du débat⁵, je me contenterai de résumer la situation : une datation haute, au tournant entre les II^e et III^e siècles, par rapprochement avec la Seconde Sophistique et avec le roman d'Achille Tatius et la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate⁶, une datation basse (fin du IV^e, voire début du V^e) et une datation moyenne vers 275 sous Aurélien, à cause de la dévotion solaire de cet empereur⁷. La datation basse repose principalement sur trois états : le témoignage de l'historien Socrate, le repérage d'influences néo-platoniciennes⁸ et surtout la ressemblance entre le siège – fictif – de Syène et celui – réel – de Nisibe en 350⁹. Il semble bien, en effet, qu'Héliodore se soit inspiré de ce siège, qui avait donné lieu à de nombreuses évocations dans la littérature de l'époque¹⁰ et dont on retrouve les caractéristiques très particulières chez notre auteur, celui-ci faisant à l'occasion passer la fidélité à son modèle avant le respect de la vraisemblance¹¹.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, arrêtons-nous un instant sur les indications fournies par Socrate, qui est le seul auteur antique à parler d'Héliodore. Il évoque en effet un certain Héliodore, évêque de Trikka en Thessalie, qui aurait écrit dans sa jeunesse des *erôtika ponêmata* intitulés « Éthiopiennes »¹². Ce témoignage est

cu par cette dernière induction, on observera que l'ensemble de l'argumentation repose sur l'idée que les Byzantins ont pu se faire des rapports entre les deux œuvres : cela ne prouve pas qu'ils ont eu raison.

⁴ E. ROHDE 1876. Mais on pourrait remonter jusqu'à la *Lettre à M. de Segrain sur l'origine des romans* de HUET (1670).

⁵ Je renvoie aux exposés et aux bibliographies de P. CHUVIN 1990, pp. 321-325, et de J. R. MORGAN 1996.

⁶ E. FEUILLÂTRE 1966, pp. 147-150, proposa même l'époque d'Hadrien. Mais il n'a guère été suivi.

⁷ On a aussi mis en avant les ressemblances entre la procession des alliés du roi d'Éthiopie (Hld. 10, 23 *sqq.*) et le triomphe d'Aurélien tel que l'évoque l'*Histoire Auguste* (*Hist. Aug. Aur.* 33-34). Mais, si l'on songe à la nature de l'*Histoire Auguste* et à sa datation – qui ne fait plus de doute aujourd'hui – au IV^e siècle, il s'agit là d'un argument plutôt en faveur de la datation basse.

⁸ Voir en particulier Ken DOWDEN 1996.

⁹ Hld. 9, 2-8. Pour le siège de Nisibe, voir P. CHUVIN 1990 et J. MORGAN 1996.

¹⁰ Voir J. MORGAN 1996, pp. 418-419 : on cite habituellement les *ekphraseis* qu'en donne Julien dans ses panégyriques de Constance, mais il ne semble pas que ce soit chez lui qu'Héliodore ait trouvé son modèle. Comme l'écrit M. VAN DER VALK 1940, p. 99, « Le siège de Nisibis était un fait qui attira l'attention des contemporains par sa nouveauté ».

¹¹ Voir P. CHUVIN 1990, p. 324.

¹² Socr. Sch., *HE* 5, 22 : ... ἐν Θεσσαλίᾳ ἔθνους ἀρχηγὸς Ἡλιόδωρος, Τρίκκης τῆς

souvent rejeté ; on le met en parallèle avec celui de la Souda qui prétend qu'Achille Tattius fut lui aussi sur le tard évêque¹³ : dans l'un et l'autre cas, il s'agirait d'un biais imaginé par les Byzantins pour rendre acceptable la lecture de ces *erôtika* par de bons chrétiens. L'amalgame est injustifié, car il y a quelque différence entre ces deux brevets d'épiscopat : il est probable que c'est par rapprochement avec Héliodore que la Souda (ou sa source) a fait, intentionnellement ou par simple confusion, d'Achille lui aussi un converti et un évêque. Mais Socrate, lui, vivait au début du V^e siècle et avait séjourné en Thessalie : il n'y a pas de raison de douter qu'il y ait eu un évêque nommé Héliodore dans cette province. De deux choses l'une : ou l'historien a été trompé par une homonymie, ou l'auteur des *Éthiopiennes* et l'évêque de Triikka sont une seule et même personne. La première possibilité ne me paraît pas, contrairement à ce qu'estime John Morgan¹⁴, invisable, et dans ce cas nous nous retrouvons presque aussi démunis que si Socrate n'avait rien écrit à ce propos, même si l'on peut supposer que les deux Héliodore n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre dans le temps – sinon, Socrate n'aurait pu les confondre¹⁵. L'inverse est plus séduisant (mais la séduction, bien sûr n'est pas gage de vérité) : le nom même d'Héliodore indique que l'évêque était un converti. Le IV^e siècle est un siècle de conversions où ce sont souvent les païens les plus dévots qui deviennent les chrétiens les plus fervents – ce qui les conduit aisément, s'ils sont des intellectuels, à l'épiscopat¹⁶. Or, *Les Éthiopiennes* constituent une œuvre de forte coloration religieuse, prônant la chasteté et la pureté, racontant un parcours qui conduit ses deux héros à la prêtrise, bref des valeurs qui n'étaient pas éloignées de celles que prônaient les Pères de l'Église au IV^e siècle² ; on songera aussi que le culte solaire fut, parmi les cultes païens, celui qui était le moins éloigné des idées chrétiennes. Bref, on ne peut exclure qu'Héliodore fût un autre Nonnos.

1. Καλῶς ποιῶν

Il s'agit précisément de la locution formée par l'adverbe *καλῶς* suivi du parti-

ἐκεῖ γενόμενος, οὗ λέγεται πονήματα ἐρωτικὰ βιβλία, ἃ νέος ὢν συνέταξε, καὶ Ἀἰθιοπικὰ προσηγόρευσε.

¹³ *Sud.*, s.v. Ἀχιλλεὺς Στάτιος (α 4695 Adler).

¹⁴ J. MORGAN 1996, p. 420.

¹⁵ Il n'aurait pu, par exemple, confondre les deux « Chrysostome » de la littérature grecque...

¹⁶ Qu'on songe à Lactance, à Sisinnios, élève du mentor de Julien Maxime d'Éphèse et qui fut par la suite évêque à Constantinople, à tous ces saints dont les *Vies* affirment qu'ils se tournèrent vers la « vraie philosophie » après avoir été formés dans la philosophie païenne, et, dans le sens inverse, à l'Empereur Julien.

cipe du verbe *ποιεῖν* apposé au sujet du verbe principal (ce participe peut être, bien entendu, non seulement au masculin singulier, mais aussi au féminin ou au pluriel). Elle est assez courante, bien que peu fréquente, dans la langue classique, sauf chez Démosthène, et de plus en plus répandue, semble-t-il, à mesure qu'on avance dans le temps¹⁸. Dans presque tous les cas, son sens est celui auquel on peut s'attendre : l'approbation par le locuteur de l'acte ou de l'attitude dont il rend compte, parce que cet acte ou cette attitude est conforme à la morale ou profitable au sujet ou à ceux en faveur de qui il agit. On traduit par « il (ou elle, ils...) fait cela avec raison, à bon droit, il est bon qu'il le fasse... ». C'est ainsi que, dans les *Acharniens*, Dicéopolis s'écrie : « *καλῶς γε ποιῶν, ὅστις ἦν* », « c'est bien fait de sa part, quel qu'il soit ! » quand le paranymphe lui apprend que quelqu'un va lui apporter de la viande¹⁹ ; ou, chez Arrien, Koinos déclare à Alexandre : *Θετταλούς μὲν ἀπὸ Βάκτρων... οἴκαδε, καλῶς ποιῶν, ἀπέπεμψας* », « Tu as eu raison de renvoyer de Bactriane chez eux les Thessaliens »²⁰ ; ou encore, dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*, quand le préfet du prétoire Élien raconte à Apollonios que, dans son enfance, il s'était prosterné devant lui parce qu'il avait sauvé Éphèse de la peste, le saint homme répond : « *καλῶς ποιῶν, εἶπεν, αὐτός τε σὺ καὶ ἡ σωθεῖσα Ἐφεσίων πόλις* », « c'était bien agir, dit-il, et de ta propre part et de celle de la cité d'Éphèse qui avait été sauvée »²¹. Mais il est des cas où l'on semble perdre de vue le lien syntaxique, la locution prenant la valeur d'un simple adverbe qui commente l'acte sans attribuer une responsabilité véritable au sujet auquel se rapporte le participe ; en d'autres termes, par une sorte d'hypallage, ce n'est plus au sujet qu'il faut attribuer la « belle action », mais à son acte *per se*, ce qu'on ne peut rendre en français que par des expressions

¹⁷ Si Socrate évoque l'évêque de Triikka, c'est à titre d'introducteur du célibat des prêtres en Thessalie. J. SCHAMP 1987, pp. 277-279, explique qu'il n'y a pas trace de cette règle avant le IV^e siècle et montre que Socrate y voit une « innovation récente » s'insérant dans un ensemble de mesures prônant l'abstinence qui furent prises en Thessalie. Comme Jacques SCHAMP situe Héliodore au III^e siècle, non par raisonnement personnel, mais sur la foi de ce qui lui paraît être « les critiques les plus autorisés » au moment où il écrit, il ne peut que conclure que la qualité d'évêque conférée à l'auteur des *Éthiopiennes* est une légende construite ultérieurement : « Qui croira que cette vague d'ascétisme eut pour origine un oriental du III^e siècle ? » (p. 279). Mais ce n'est plus une objection, et au contraire un appui, si l'on date les *Éthiopiennes* du IV^e.

¹⁸ Le *Thesaurus Linguae Graecae* donne une ou deux occurrences chez Eschine, Xénophon, Isocrate et Platon, mais une quinzaine chez Démosthène (par ex. *Ol.*, 1, 28 ; *Phil.*, 4, 38, 2 ; 4, 39, 1 ; *Cor.*, 231, 8 ; *Lept.*, 110, 3). Le zèle avec lequel les auteurs des époques impériale et (pré-)byzantine ont cherché dans Démosthène des garanties de style attique explique peut-être cette diffusion.

¹⁹ Ar., *Ach.* 1050.

²⁰ Arr., *An.* 5, 27 : Alexandre estimait en effet qu'ils montraient peu d'ardeur au combat.

²¹ Philostr., *VA* 7, 21. Autre exemple, dans le même emploi : *VA* 7, 28.

adverbiales telles que « par bonheur », « par chance »²². Il se trouve qu'Héliodore emploie cette locution à quatre reprises, chaque fois dans ce sens bien particulier :

2, 11, 2 : Cnémon, découvrant le cadavre de Thisbé et lisant la lettre qu'elle porte sur elle, s'écrie : « ὦ Θίσβη » ἔφη « σὺ μὲν καλῶς ποιοῦσα τέθνηκας καὶ γέγονας ἡμῖν αὐτάγγελος... », « Thisbé, dit-il, c'est toi, par bonheur, qui es morte, et tu t'es faite auprès de nous ta propre messagère... »²³.

6, 5, 3 : Comme Chariclée, voyant arriver Calasiris et Cnémon sans Théagène, croit que c'est le signe que celui-ci est mort, Cnémon lui rétorque : « ἀεὶ τυγχάνεις τὰ χεῖρονα μαντεύεσθαι καὶ ψεύδη γε ἄμα, καλῶς κατὰ τοῦτο ποιοῦσα. », « Tu es toujours à prédire le pire, et c'est à tort, heureusement, cette fois ! »

6, 8, 6 : Le soir des noces de Cnémon et Nausiclée, Chariclée se désole et se promet de mourir s'il se révélait que Théagène fût mort. Puis elle envisage l'hypothèse inverse : « Ἐὶ δέ μοι περισώζη καλῶς γε ποιῶν... », « si, par bonheur, tu m'as été conservé... »

7, 26, 2 : Théagène, pour sauver Chariclée d'un mariage avec Achéménès, décide de céder aux avances d'Arsacè, lui déclarant : « νῦν τε ἐπειδὴ με καὶ δοῦλον τάχα καλῶς ποιοῦσα ἡ τύχη σὸν ἀπέφηγε », « Désormais, puisque le sort – et c'est peut-être une chance – m'a fait ton esclave... »

Or, cet emploi semble inusité chez les auteurs du II^e et du III^e siècle. Si Achille Tatius, dont on a souvent rapproché l'œuvre de celle d'Héliodore, recourt à cette expression, c'est dans le sens commun. Il fait dire en effet à Leucippé racontant la fin méritée de son ravisseur Chairéas : « τῖς τῶν ληστῶν, καλῶς ποιῶν, ὅπισθεν ἐστῶς ἀποκόπτει τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ », « l'un des brigands – il fit bien – qui se trouvait derrière lui coupa la tête »²⁴. Il en va de même chez Lucien,

²² Et jadis par « Béni soit le Ciel ! », comme le faisait Charles Zevort dans sa traduction d'Héliodore, 2, 11, 2, en 1856.

²³ La traduction de Maillon (« Je te félicite et de ta mort et de nous annoncer toi-même... ») est inappropriée. D'ailleurs Maillon l'a senti lui-même, puisqu'il a pris la peine d'y ajouter cette note de commentaire (n. 3, p. 58) pour s'en excuser : « Héliodore est allé rarement aussi loin dans le mauvais goût. L'expression n'est pas moins recherchée que la pensée ». En réalité, si Héliodore ironise peut-être à propos de son personnage, celui-ci, qui est le locuteur, est tout à fait sérieux : il ne félicite pas Thisbé d'être morte, mais, ayant lu dans la lettre de Thisbé l'annonce de la mort de Démaeneté, et soupçonnant là encore un mensonge et une manœuvre destinée à le perdre, il se félicite de ce que la mort l'a empêchée d'arriver à ses fins.

²⁴ Ach. Tat. 8, 16, 6, trad. de J-Ph. GARNAUD (CUF). Il s'agit bien d'une approbation de l'acte

par exemple dans son éloge d'une salle de déclamation : « ὁ κῆρυξ προσκάλει αὐτὸν Ἡρόδοτον Λύξου Ἀλικαρνασόθεν· κάπειδὴ καλῶς ποιῶν ὑπήκουσε, μαρτυρεῖτω παρελθών... », « Le héraut appelle en personne Hérodote d'Halicarnasse, fils de Lyxès ; et puisqu'il a eu la bonne idée d'obéir, qu'il s'avance pour témoigner... »²⁵. De même encore pour Philostrate, dont j'ai donné un exemple plus haut, Aelius Aristide²⁶ ou Appien²⁷.

Ce n'est qu'à partir du IV^e siècle que l'emploi adverbial devient courant. Ainsi Libanios y recourt-il à plusieurs reprises, en voici trois exemples : « εἰ μὲν οὖν μὴ καλῶς ποιῶν ὁ δυσχερῆς ἐκεῖνος παρεληλύθει χρόνος... », « Si nous n'avions pas la chance que cette époque (des persécutions sous Constance) soit passée... » ; « ἐπεὶ δὲ καλῶς ποιοῦντες πλουτεῖτε... », « puisque, par bonheur, vous êtes riches... » ; (après le renversement d'un tyran) « νῦν μὲν οὖν δημοκρατούμεθα καλῶς ποιοῦντες... », « Maintenant, heureusement, nous sommes en démocratie... »²⁸. Et Thémistios écrit dans son éloge du général Saturninus que les Goths « πανηγυρίζουσιν ἡμῖν τὴν τοῦ στρατηγοῦ πανήγυριν, ὑφ' οὗ καλῶς ποιοῦντες ἐάλωσαν... », « se joignent à nous pour fêter le général par lequel ils ont eu la chance d'être capturés »²⁹. Chez Jean Chrysostome, on peut citer cette transition dans une homélie : « Ἀλλὰ καλῶς ποιῶν ὁ λόγος εἰς ἑτέρους ἡμᾶς πάλιν ἐξήνεγκε δεσμούς καὶ δεσμοκτήριον », « Mais, par bonheur, mon propos m'a ramené à d'autres chaînes et à une autre prison... »³⁰. Synésios de Cyrène constate que les comètes, « καλῶς ποιοῦντες », ont tôt fait de disparaître après leur apparition, et ce n'est pas pour leur prêter des intentions, mais pour se féliciter de ce que leur caractère éphémère manifeste la supériorité de la calvitie sur la chevelure³¹. Il est probable que le sens nouveau donné à la vieille expression est un latinisme³², conjecture qui rend bien compte de son absence à l'époque de l'atticisme triomphant (III^e s. – début du

du brigand, qui est excédé par les exigences de Chairéas et qui inflige à celui-ci un châtement mérité.

²⁵ Luc., *Dom.* 20. Autres exemples, *Sacr.* 6 ; *Sat.* 31 ; *Nav.* 46

²⁶ Exemples d'emplois de l'expression, 122, 29 ; 436, 2 ; 242, 21 (éd. JEBB).

²⁷ On peut citer ce passage du *Bell. civ.* 3, 10, 75, où Caius Pansa mourant félicite César d'avoir obéi au Sénat : οἷς γε δὴ καὶ σὺ καλῶς ποιῶν ὑπήκουσας, καίτοι στρατὸν ἔχων, « à qui toi aussi tu as eu raison d'obéir, bien que tu eusses une armée »

²⁸ *Respect.* *Or.* 14, 3 ; *Ep.* 23, 2 ; *Prog.* 7, 5, 4. Autres exemples : *Ep.* 841, 2 ; *Ep.* 923, 2 ; *Or.* 18, 96 ; *Decl.* 32, 46 ; *Prog.* 7, 4, 1.

²⁹ Them., *Or.* 16, 210d.

³⁰ Chrys., *Hom.*, 8, 7.

³¹ Synes., *Calv.* 10. Autre exemple : *Ep.* 60.

³² Je remercie mon collègue latiniste Jean-François Thomas d'avoir confirmé mon intuition à ce propos : ce qui intervient dans ce cas est l'influence d'expressions du type *bene facis*.

III^e) et de sa fréquence au IV^e siècle, au moment où le latin tend à conquérir la partie hellénophone de l'Empire, extension qui fut stoppée au V^e siècle pour les raisons politiques qu'on connaît. Précisons qu'il s'agit d'un latinisme inconscient, car cela aurait beaucoup chagriné Libanios d'apprendre qu'il usait d'un latinisme là où il croyait sans doute se modeler sur Démosthène³³.

Je suis conscient de la fragilité des datations reposant sur des particularités sémantiques, en général (ce genre de raisonnement a contribué à tromper les premiers savants qui se sont intéressés au roman grec), et dans ce cas particulier, car la locution *καλῶς ποιῶν* continue au IV^e siècle d'avoir parallèlement sa valeur traditionnelle³⁴ ; il n'en reste pas moins qu'Héliodore l'emploie uniquement avec une valeur qui le rapproche des auteurs de cette époque plutôt que des siècles précédents.

2. L'*ekphrasis* de cataphractaires

Les chapitres 14-15 du livre IX des *Éthiopiennes* sont consacrés aux cataphractaires de l'armée perse. Cette *ekphrasis* est complétée plus loin, au chapitre 18, d'une seconde *ekphrasis*, plus brève, qui décrit la tactique employée par les Blemmyes pour venir à bout de ces cavaliers. Pour en donner une idée et montrer qu'il s'agit d'une *ekphrasis* caractérisée, je citerai trois extraits de la traduction de Jean Maillon (*CUF*) :

14. L'appareil somptueux des Perses fascinait les regards ; leurs armures argentées et dorées illuminaient la plaine. Le soleil se levait à peine et ses rayons frappaient en face les Perses. Une lumière indescriptible se répandait au loin et semblait jaillir des armures elles-mêmes. [...]

15. Voici quelle est la forme de leur armure. L'homme est choisi et doit avoir une vigueur exceptionnelle. Il est coiffé d'un casque compact, tout d'une pièce, qui, tel un masque, représente exactement une figure humaine, et recouvre entièrement la

³³ Qu'il s'agisse d'un latinisme explique la seule exception que j'aie pu repérer : elle est constituée par une phrase de Polybe, 28, 9, dans laquelle l'historien, après avoir expliqué que Persée aurait pu, s'il y avait mis suffisamment d'argent, s'allier un grand nombre de peuples et de cités, écrit « νῦν δὲ καλῶς ποιῶν οὐκ ἤλθε ταύτην τὴν ὁδόν », « mais, de fait, il ne prit pas ce chemin, heureusement ! ». Or la présence de latinismes dans l'œuvre de Polybe est un fait bien connu (sur les latinismes inconscients de Polybe, voir M. DUBUISSON 1985, pp. 212-220).

³⁴ Ainsi, Eusèbe de Césarée, *PE* 1, 24, 11, évoquant l'espace de temps qui sépare le matin du soir mis en place par Dieu lors de la Création, écrit-il : ὁ καὶ ἡμέραν καλῶς ποιῶν ἐκάλεσεν, « ce qu'il appela à bon droit journée ».

tête depuis le sommet jusqu'au col, sauf les yeux, pour permettre de voir. Sa main droite est armée d'un épieu plus long qu'une lance ordinaire; la main gauche reste libre pour tenir les rênes. Un sabre est suspendu à son côté. La poitrine et tout le corps sont cuirassés. Voici comment est faite la cuirasse. (etc.)

18. Déjà les Blemmyes en étaient aux mains et ils allaient s'enfermer, quand soudain, à un signal, ils glissèrent tous sous les chevaux, un genou en terre, et c'est tout juste si les animaux ne leur écrasaient pas le dos et la tête. 2 Mais en revanche quelle surprise ! et quel carnage ! Ils taillaient de leur épée le ventre des chevaux qui passaient au-dessus d'eux. Un grand nombre tombaient, insensibles au frein à cause de la douleur, et abattaient leurs cavaliers qui gisaient à terre, incapables de remuer. Les Blemmyes leur perçaient les cuisses au défaut de la cuirasse. (etc.)

Certes, l'existence de ce type de cavalerie est attestée dans la littérature ancienne bien avant le IV^e siècle : sans parler de la mention par Xénophon de troupes cuirassées autour de Cyrus et de Tissapherne³⁵ (il ne s'agit sans doute pas encore de cataphractaires proprement dits), on trouve des cataphractaires, par exemple, chez Polybe, Tite-Live, Tacite, Plutarque, Appien³⁶. Mais il s'agit de simples mentions, tout au plus appuyées sur une précision de détail (ces cavaliers portent une lance, il leur est difficile de manœuvrer quand ils sont à l'étroit...). Au IV^e siècle, en revanche, cela semble avoir constitué une véritable mode, presque une obligation, que de leur consacrer une *ekphrasis* en bonne et due forme. Visiblement, les auditeurs et lecteurs de cette époque attendaient ce morceau de choix, et les auteurs y voyaient un sujet propre à mettre leur art en valeur. C'est ainsi que dans chacun de ses deux éloges de Constance³⁷, Julien place une *ekphrasis*, l'une de forme longue, l'autre de forme brève, des cataphractaires que, selon lui, son cousin aurait été le premier empereur romain à utiliser dans ses armées. Peut-être était-ce pour rivaliser avec son maître Libanios et donner une réplique à celui-ci, qui avait fourni un modèle dans son éloge du même empereur composé vers 346 – mais il s'agissait cette fois de cavaliers perses³⁸. On trouve parallèlement des développements de même genre sur le même sujet dans la littérature latine. Le panégyriste gaulois Nazarius s'arrête à décrire ces troupes qui figuraient dans l'ar-

³⁵ *An.* 1, 8, 6-7 et 1, 8, 9 ; *Cyr.* 6, 4, 1 et 7, 1, 2.

³⁶ *Plb.* 16, 18, 6 ; *Liv.* 35, 48 et 37, 40, 5 ; *Tac., Hist.* 1, 79 ; *Plu., Crass.* 24, 1 ; 25, 5 ; 25, 8 ; *Luc.* 28, 3 ; *App., BC* 11, 6, 32, 33 et 34. Plutarque est celui qui donne le plus de détails, à l'occasion de son récit de la bataille de Carrhes. L'armée romaine semble avoir eu recours à ce type d'armement à partir du II^e siècle (Hadrien) et l'avoir développé au III^e à l'occasion des guerres palmyréniennes : voir Ph. RICHARDOT 1998, entre autres pp. 24, 80, 218-220, 223-224.

³⁷ *Iul., Or.* 1, 30 (=37B-38A) et *Or.* 3, 7 (=57B-D).

³⁸ *Lib., Or.* 59, 69-70.

mée opposée par Maxence à Constantin, introduisant sa digression par ces exclamations très rhétoriques : « Quel spectacle, dit-on, s'offrit alors ! Quelle chose affreuse à voir, quelle chose effrayante que ces chevaux et ces hommes également bardés de fer !³⁹ » ; Ammien Marcellin donne une *ekphrasis* – condensée, car son ouvrage est de genre historique et non épédictique, mais visant néanmoins à éblouir son lecteur – des cataphractaires qui escortaient Constance II lors de son *adventus* à Rome⁴⁰. On trouve encore chez Claudien une *ekphrasis* spectaculaire de ces cavaliers, qu'il ne me paraît pas inutile de citer en traduction, pour qu'on puisse la comparer à celle d'Héliodore :

Ici d'autres <cavaliers> agitent d'un air farouche le plumet de leur casque et se plaisent à voir scintiller les couleurs sur la cuirasse qui protège leurs épaules et en épouse la forme ; car les souples lames d'acier, adaptées avec art, sont animées par les muscles qu'elles recouvrent. C'est un spectacle formidable. On croit voir remuer des statues de fer et respirer ces armures qui ne font qu'un avec les hommes. Les chevaux sont cuirassés de même ; leurs fronts armés de fer sont menaçants, et leurs flancs sont bardés du même métal qui les met à l'abri des blessures. Chacun est debout à son poste ; à les voir on éprouve à la fois de la crainte et du plaisir ; l'on admire et l'on tremble.⁴¹

Enfin, tout comme le fait Héliodore, Libanios et Nazarius ajoutent à leur *ekphrasis* un développement qui décrit les tactiques employées par les adversaires des cataphractaires pour vaincre ceux-ci⁴². La présence de cet appendice chez trois auteurs est un bon indice de ce que nous sommes en présence d'un *topos* élu afin de rivaliser, pratique constante et essentielle de la littérature rhétorique : le sujet étant commun, bien délimité à l'intérieur d'un horizon qu'il n'est pas question de franchir (il faut qu'il soit reconnaissable par le lecteur/auditeur), c'est par la variante que chacun peut se distinguer. À côté de divers autres dispositifs de différenciation (cataphractaires perses / cataphractaires romains, ordre adopté pour guider le regard dans son parcours de l'objet décrit, insistance sur telle ou telle partie de l'armure, mention ou ellipse de telle autre, référence mythologique à laquelle on n'avait pas encore pensé, comparaison inusitée, etc.), l'un des plus sûrs moyens de produire une variante est le supplément, qui provoque la surprise au

³⁹ Naz. (*Pan. lat. X*), 4-24, trad. de E. GALLETIER (*CUF*).

⁴⁰ Amm. 16, 10, 8. Une évocation plus brève, mais tendant aussi à l'effet visuel comme le veulent les règles de l'*ekphrasis*, figure en 24, 6, 8 : il s'agit cette fois des Perses face à Julien. Il n'est pas impossible que cet historien ait aussi consacré une page aux cataphractaires dans la relation des guerres persiques de Constance qui devait se trouver dans les livres perdus.

⁴¹ Claud., *In Ruf.* 2, 355-364, trad. J.-L. CHARLET (*CUF*).

⁴² Pour Héliodore et Nazarius, voir plus haut ; Lib., *Or.* 59, 110.

moment où l'on croyait l'*ekphrasis* terminée, et fait l'effet d'un enrichissement ; et ce supplément peut être à son tour traité en variante : chez Libanios et Nazarius, on laisse passer le cavalier pour le frapper par côté afin de le jeter à bas de sa monture, tandis que les Blemmyes d'Héliodore se laissent tomber à terre et taillent par-dessous le ventre du cheval.

Bref, si Héliodore écrit avant le IV^e siècle, son *ekphrasis* et l'appendice consacré à la tactique des Blemmyes sont une originalité, presque une lubie, car rien ne les justifie dans l'économie narrative de son œuvre ; s'il est un contemporain ou un successeur de Julien, Libanios, Ammien, Claudien..., cette *ekphrasis* est parfaitement justifiée par l'air du temps et par le désir de rivaliser avec ceux qui se sont déjà lancés dans le concours⁴³.

3. Le traitement des progymnasmata

Cet indice ne pointe pas précisément vers le IV^e siècle mais donne à penser que le roman d'Héliodore est d'une époque postérieure à ceux de Longos et d'Achille Tatios (sans parler de Chariton et de Xénophon d'Éphèse). Comme l'écrit Robert Penella dans un article récent, il y a tout intérêt à lire « progymnastiquement » la littérature de l'époque impériale⁴⁴. Tous les auteurs ont été en effet formés pendant leur jeunesse à la théorie et à la pratique de ces exercices enseignés dans les écoles des sophistes ; leurs auditeurs/lecteurs, qui sont issus pour la plupart des mêmes écoles, sont entraînés à reconnaître ces formes et, visiblement, y prennent plaisir, par automatisme intellectuel ou parce que c'est un moyen pour eux de se sentir membres de l'élite des *pepaideumenoï*⁴⁵. C'est particulièrement

⁴³ On notera que le discours anonyme *En l'honneur de l'Empereur* (*Or.* 35 du corpus attribué à Aelius Aristide), qu'on situe au III^e siècle sous Philippe l'Arabe, ne consacre nulle *ekphrasis* aux cataphractaires, alors qu'il s'agit d'une œuvre très scolaire qui traite systématiquement tous les *topoi* du *basilikos logos* (voir à ce propos L. PERNOT 1997, pp. 123-138 et 171-183), et que son sujet s'y prêtait (Philippe l'Arabe s'était retrouvé face aux armées perses). De même, dans la littérature postérieure au IV^e siècle, l'*ekphrasis* de cataphractaires disparaît, peut-être parce que le public avait fini par s'en lasser : « Beaucoup se sont risqués à en parler », reconnaissait déjà Julien, *Or.* 1, 30 (=37C), ce qui témoigne à la fois de l'existence d'une mode en son temps et de la fréquence du traitement du motif. Qu'on comprenne bien que mon raisonnement ne porte pas sur l'actualité ou l'inactualité réelles du sujet, mais sur les pratiques rhétoriques : le succès remporté par un auteur grâce à un motif donné pousse ses contemporains et ses successeurs à traiter le même motif pour rivaliser avec lui et montrer qu'ils sont capables de l'égaliser et, si possible, de le surpasser. Sur l'influence de l'*ekphrasis* sur le roman grec, voir plus loin (et n. 46).

⁴⁴ R. PENELLA 2011, p. 89 : « to read *progymnastically* ».

⁴⁵ Sans doute même les parvenus qui n'ont pas bénéficié de cette éducation tâchent-ils de faire croire qu'ils possèdent cette culture, comme l'attestent les discours d'éloges des empereurs et des

vrai de la littérature de fiction, qui est composée pour le plaisir de la lecture et dans laquelle l'auteur peut s'attarder librement à des digressions. Parmi les types qui ont été définis par l'école (la fable, le *diégêma*, la chrie, la maxime, la contestation, la confirmation, le lieu commun, l'éloge, le blâme, la *synkrisis*, l'éthopée, l'*ekphrasis*, la thèse, la proposition de loi) et que nous connaissons assez bien grâce aux traités et aux recueils de modèles qui nous sont parvenus⁴⁶, trois s'adaptent bien aux besoins de la fiction romanesque. Il s'agit d'abord du *diégêma*, récit dépouillé de tout ornement descriptif ou autre digression, et tâchant de rendre compte avec concision et clarté d'un fait unique, avec mention précise des personnages, des lieux et des actes. Le second, qui est le plus connu et le plus facilement repérable, est l'*ekphrasis*, représentation – plutôt que description – d'un objet ou d'une scène, de manière à fournir à l'auditeur/lecteur l'équivalent de la perception visuelle de cet objet ou de cette scène⁴⁷. Enfin, l'éthopée consiste à prêter à un personnage placé dans une situation particulière (généralement dramatique) un discours qui met en valeur son *ethos* (les traits permanents de sa psychologie et de sa condition sociale ou caractérolgique) et le *pathos* induit par la situation exceptionnelle dans laquelle il se trouve⁴⁸.

La présence dans *Daphnis et Chloé* de nombre de pages caractéristiques de l'une de ces trois formes rhétoriques est une des raisons qui révèlent que Longos, contrairement à ce qu'on crut jadis, est un auteur fort savant. On peut citer ainsi les *ekphraseis* de saisons et de fêtes champêtres, les éthopées par lesquelles les protagonistes font connaître le trouble qui les envahit et dans lequel ils ne savent pas reconnaître l'amour⁴⁹, les *diégêmata* des vieux Philétas et Lamon, l'un racontant sa rencontre avec Éros, l'autre le mythe de Pan et Syrinx⁵⁰. La place tenue par les progymnasmata chez Achille Tatios est telle que *Leucippé et Clitophon* a parfois l'allure d'un recueil de modèles mis en forme narrative. C'est flagrant à propos de l'*ekphrasis* dont Achille semble avoir voulu donner au moins un exemple – et le plus souvent deux, voire davantage – de chaque type de sujet : lieux (Sidon,

grands qui les en gratifient abondamment, même si le *laudandus* est un soudard sorti du rang ou quelque gratte-parchemin promu par faveur.

⁴⁶ Voir, outre l'article de R. PENELLA 2011, qui peut servir d'introduction générale, M. PATILLON 2008 et C. R. GIBSON 2008.

⁴⁷ La présence d'*ekphraseis* dans le roman grec a donné lieu à nombre d'études : voir par exemple A. BILLAULT 1979, S. BARTSCH 1989, R. WEBB 2009 (en particulier pp. 178-191), P.-L. MALOSSE 2012.

⁴⁸ Voir E. AMATO et J. SCHAMP 2005.

⁴⁹ L'une des éthopées les plus caractéristiques est celle de Chloé, 1, 14, où la jeune fille s'étonne de son émotion chaque fois qu'elle voit ou touche Daphnis.

⁵⁰ Longus 2, 4 et 34. Les théoriciens donnent souvent des sujets de récits mythologico-étiologiques pour illustrer le chapitre du *diégêma*.

Alexandrie), œuvres d'art (tableaux représentant l'enlèvement d'Europe, Andromède et Prométhée enchaînés), sujets maritimes (départ d'un navire, tempête), batailles, animaux, objets⁵¹... Mais il insère aussi dans son œuvre de nombreux *diégēmata* : récits étiologiques (la découverte de la pourpre), mythologiques (Térée, Philomèle et Procné), d'aventures (comment Clinias se sauva du naufrage, ce qui arriva à Leucippé après son enlèvement à Alexandrie). Les éthopées, enfin, ponctuent régulièrement les divers malheurs qui arrivent aux protagonistes : telles sont en particulier les lamentations de Clitophon à l'occasion de chacune des *Scheintode* de Leucippé. On remarquera en outre que cette œuvre contient deux fables (nullement justifiées par l'économie narrative), deux *synkriseis* (l'amour avec une femme comparé à l'amour avec un garçon, Prométhée et Andromède) et deux discours qui sont assez proches de l'exercice de contestation (le plaidoyer de Clinias pour Clitophon lors du procès d'Éphèse et la réplique de Thersandre à ce discours).

Héliodore est beaucoup moins systématique, mais il ne se fait pas faute d'employer lui aussi l'*ekphrasis* et l'éthopée : outre la célèbre *ekphrasis* initiale, on signalera, entre autres, celle du *kamelopardis*, à la manière d'Hérodote, la description d'un anneau portant une améthyste d'Éthiopie, nombre de batailles⁵² ; au registre de l'éthopée, celles de Théagène croyant Chariclée morte, de Chariclée se lamentant sur la mort de Calasiris, ou encore d'Arsacé exprimant son désarroi⁵³. En revanche, si l'on excepte la lettre dans laquelle Persinna raconte à sa fille les circonstances de sa naissance et de son exposition⁵⁴, on ne peut repérer chez lui de *diégēma* caractérisé. Cela est dû sans doute à la construction de l'œuvre qui repose en grande partie sur de longs récits emboîtés (de Cnémon, de Calasiris, de Chariclès, de Sisimithrès), récits qui relèvent plutôt de ce que les théoriciens appelaient *diégēsis*, c'est-à-dire œuvre littéraire complète de forme narrative, par opposition au texte bref qu'est le *diégēma*. L'influence des *progymnasmata* est donc beaucoup moins sensible que chez Achille ou Longos. Néanmoins – et c'est ce qui me fait placer cet auteur en aval et non en amont –, ce n'est pas par ignorance : Héliodore connaît parfaitement la théorie des *progymnasmata* et en maîtrise la technique, comme le prouvent non seulement ses *ekphrasis* et ses éthopées, mais quelques détails curieux de son texte, qui me paraissent devoir être interprétés comme des prises de distance par rapport à des formes déjà conçues de son temps comme un héritage ; en d'autres termes, Héliodore semble dire à son lecteur : « Vous vous attendez à ce que je démontre mon habileté et vous offre

⁵¹ Je ne donne pas ici – ni pour les deux autres formes – un catalogue exhaustif.

⁵² Hld. 1, 1 ; 10, 27 ; par ex. 1, 3.

⁵³ 2, 1 et 4 ; 7, 14, 5-8 ; 8, 5, 6-8.

⁵⁴ 4, 8.

quelques morceaux brillants. Eh bien, je sais le faire, en effet, comme vous pouvez le voir, mais je ne me contente pas de rester en-deçà de cet horizon scolaire, je le franchis et suis prêt, à l'occasion, à contester les règles ».

Cela apparaît dès l'incipit, qui est bel et bien une *ekphrasis*, mais une *ekphrasis* renouvelée d'abord par l'usage de déplacements du point de vue dont seul le langage cinématographique (malgré l'anachronisme) peut rendre compte avec précision : « panoramiques », « travellings »...⁵⁵ Le renouvellement de la forme – et, en quelque sorte, sa contestation – consiste aussi à décrire une scène incompréhensible à la fois pour le lecteur et pour les brigands qui la contemplant, alors qu'une *ekphrasis* est normalement déterminée par son sujet et par la multiplication de références aux connaissances communes ; Héliodore s'éloigne ainsi des préconisations des technographes⁵⁶ : la « clarté » (σαφήνεια) et la mention des « événements antérieurs » (τὰ προγεγονότα) par lesquelles l'auteur s'assure de la compréhension de son lecteur⁵⁷. Ailleurs, Héliodore glisse à deux reprises ce qui peut être interprété comme des méta-discours à propos du *diégêma* et de l'*ekphrasis*. Lors du banquet donné par Nausiclès à Calasiris et à Cnémon, le jeune grec demande au vieil Égyptien de récompenser leur hôte en lui racontant l'histoire de Théagène et Chariclée. Cette intervention va permettre à Calasiris de poursuivre le récit qu'il avait commencé à faire à Cnémon. Mais, avant de donner la parole à son personnage, Héliodore écrit :

Et il dit tout, en condensant (ἐπιτεμνόμενος) ce qui avait déjà été dit à Cnémon, n'en donnant en quelque sorte que l'essentiel (κεφαλαιούμενος), et à l'occasion sautant volontairement (ἐκὼν ὑπερβαίνων) tous les détails dont il jugeait qu'il ne convenait pas que Nausiclès en eût connaissance⁵⁸.

Il s'agit là presque exactement de la définition du *diégêma* telle que la donne, par exemple, Aelius Théon⁵⁹, quand ce technographe insiste sur la nécessité d'être concis (σύνοτομος), de s'en tenir au principal (τὸ κεφάλαιον) et d'omettre l'accessoire. Plus net encore ce dialogue qui introduit l'*ekphrasis* de la procession des Éniennes à Delphes :

« Lorsque la procession et toute la cérémonie expiatoire furent achevées... – Mais, Père, elles ne sont pas achevées ! » interrompit Cnémon, « ton discours ne me les a

⁵⁵ Voir l'analyse de M. M. WINKLER 2000-2001.

⁵⁶ Ael. Theon 119, 16 et 31 ; Ps.-Herm., *Progymn.* 10, 4 et 6.

⁵⁷ J. J. WINKLER 1982, p. 101, formulait déjà des remarques analogues, qualifiant cet *incipit* de « novel kind of *ekphrasis*, in contrast with the novels of Longos and Achilles Tatius ».

⁵⁸ Hld. 5, 16.

⁵⁹ Ael. Theon 83, 15-84, 18.

pas encore fait contempler (ἐμὲ γοῦν οὐπω θεατὴν ὁ σὸς ἐπέστησε λόγος), alors que je suis absolument captivé à ton écoute et que j'ai grande hâte de voir de mes yeux (αὐτοπτῆσαι) la cérémonie : comme si j'arrivais, comme on dit, après la fête, tu te sauves, ne faisant qu'ouvrir le théâtre et le refermer aussitôt. – C'est, Cnémon », dit Calasiris, « que je ne veux pas t'ennuyer par des digressions de cette sorte (τοῖς ἔξωθεν καὶ τοιούτοις) et je m'en tiens aux points les plus importants de la narration (τὰ καιριώτερά σε τῆς ἀφηγήσεως) que je te fais, ceux sur lesquels tu as commencé par m'interroger ; mais, puisque tu veux occuper la place d'un spectateur sur son passage (ἐκ παρόδου θεωρὸς γενέσθαι) – et cela me montre bien, une fois de plus, que tu es un véritable Athénien – je vais te décrire brièvement cette procession qui fut mémorable entre toutes, pour elle-même d'abord et aussi pour ses conséquences⁶⁰.

Le lecteur *pepaideumenos* pouvait interpréter ainsi ce passage : Cnémon reproche à Calasiris de lui servir un simple *diégēma* alors qu'il estime (comme le lecteur) qu'un tel sujet mérite une pleine ekphrasis. La réponse de Calasiris, dans sa feinte naïveté, consiste en une définition de ce qui distingue l'ekphrasis du *diégēma*, dans leur nature (compte-rendu / digression) et leur fonction (faire connaître l'essentiel / donner le plaisir de faire assister à la scène). Les deux personnages insistent, comme de véritables technographes, sur l'*enargeia*, vertu principale que doit atteindre l'*ekphrasis* et qui consiste à donner au lecteur/auditeur l'impression qu'il est sur place et qu'il voit ce qu'il entend⁶¹. On ajoutera que ces méta-discours sont probablement teintés d'ironie : ils sont destinés à faire sourire le lecteur *pepaideumenos*, reconnaissant sous le travestissement romanesque quelque chose qui lui est bien connu.

On ne peut certes assurer que les originalités et l'espèce de « déconstruction » des genres propres à Héliodore sont la marque d'une distance temporelle, mais une telle distance en fournit au moins une explication probable. À cela ajoutons qu'Héliodore a trouvé moyen d'insérer dans son roman deux discours⁶² qui correspondent parfaitement au progymnasma de la « proposition de loi » (νόμου εἰσφορά). Or, cet exercice semble avoir été ajouté tardivement à la liste qu'on dira « canonique » des exercices, peut-être seulement au III^e siècle⁶³.

⁶⁰ Hld. 3, 1, trad. de J. MAILLON (*CUF*), avec quelques corrections pour suivre plus précisément le texte grec.

⁶¹ María Loreto NÚÑEZ 2004-2005, pp. 82-84, donne de ce passage une analyse qui recoupe mes remarques, mais dans une perspective d'étude différente.

⁶² Hld. 4, 20 et 21.

⁶³ Certes, Aelius Théon, qu'on situe dans la première moitié du II^e siècle, consacre-t-il un chapitre à un exercice qu'il nomme « la loi », mais ce n'est qu'à partir du traité du Ps.-Hermogène (III^e s.) que la proposition de loi trouve une forme définitive. Voir sur cette question R. PENELLA 2011 et M. PATILLON 1997, pp. XCI-XCIII.

4. La conversion de l'Éthiopie

La part proprement éthiopienne des *Éthiopiennes* ne manque pas d'intriguer : quelles raisons avait Héliodore, qui n'était nullement éthiopien, ni même égyptien, d'orienter le destin de ses héros vers l'Éthiopie et d'y situer la dernière partie de son œuvre (mais aussi le point initial de son intrigue, dont la révélation est soigneusement retardée) ? Quelle est, d'autre part, la véracité de l'image que donne Héliodore de cette partie du monde ? Ces questions ont fait l'objet d'études qu'il ne convient pas de détailler ici et encore moins de refaire⁶⁴ : je me limiterai à exposer quelques *kephalaia* qu'on peut considérer comme acquis ou probables :

1. L'Éthiopie d'Héliodore est d'abord l'Éthiopie mythique de la tradition grecque issue d'Homère, la terre habitée qui est la plus lointaine de toutes, séjour du Soleil et patrie d'Andromède. Son choix par notre auteur pourrait reposer sur des raisons religieuses (lieu propre aux cultes solaires ou luni-solaires, dont il est, comme l'y prédispose son nom et ses origines syro-phéniciennes, un adepte) ou philosophiques (d'orientation néoplatonicienne).

2. Le royaume d'Hydaspe est une utopie : un État doté d'une force militaire capable de faire plier l'empire perse, mais qui préfère la paix aux conquêtes, un royaume prospère, doté de nombreux tributaires et alliés qu'il domine par le respect qu'il inspire et non par la contrainte, un peuple d'une profonde piété ; un roi modèle, juste et pieux, gouvernant avec l'aide de sages (les gymnosophistes) et à l'écoute de son peuple ; une capitale (Méroé) qui, comme le note Regla Fernández Garrido, a « una forma triangular casi perfecta rodeada de tres rios, entre ellos el Nilo, río deificado por los egipcios y cuyo cultos narrará »⁶⁵.

3. Comme il situe son intrigue à l'époque classique, avant les conquêtes d'Alexandre, Héliodore se réfère a priori à l'Éthiopie méroïtique d'Hérodote...

4. ... Mais en réalité il lui confère souvent les traits de l'Éthiopie au temps où le royaume dominant était celui d'Axoum, royaume qui n'a pris son essor qu'au II^e siècle apr. J.-C.⁶⁶. La mention des Axoumites parmi les alliés d'Hydaspe⁶⁷ en témoigne particulièrement. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'Héliodore ait interverti les deux royaumes : il fait en effet des habitants de l'Arabie heureuse un peuple tributaire d'Hydaspe⁶⁸, alors que c'est Axoum et non Méroé qui prit le

⁶⁴ Voir, outre les ouvrages et articles cités ailleurs dans le présent article, L. TARAN 1992, J. NDIONE 2009, Silvia M. MARENGO 1988, Regla FERNÁNDEZ GARRIDO 2003.

⁶⁵ R. FERNANDEZ GARRIDO 2003, p. 53. La manière dont Hydaspe traite avec clémence et humanité les habitants de Syène manifeste cette idéalisation : voir à ce propos A. ROGIER 1982.

⁶⁶ J. NDIONE 2009 consacre deux chapitres de sa thèse, pp. 164-167, à évoquer – malheureusement de manière trop peu précise – ces anachronismes.

⁶⁷ Hld. 10, 27.

⁶⁸ Hld. 10, 26.

contrôle de cette zone géographique à partir du III^e siècle apr. J.-C.⁶⁹. On notera au passage que ce sont les monnaies axoumites (pendant la période 270-330) qui portent un disque et un croissant, ce qui fait penser au culte luni-solaire qu'Héliodore prête à ses Éthiopiens⁷⁰.

5. Comme la plupart des auteurs anciens de la Méditerranée, Héliodore conçoit l'Éthiopie comme une partie de l'Inde⁷¹. Il la dote donc d'une faune, d'une population et d'institutions analogues. En particulier, pour lui comme pour le Philostrate de la *Vie d'Apollonios de Tyane*, les prêtres éthiopiens sont des gymnosophistes, soucieux de préserver toute vie⁷². Il me semble évident aussi que, comme le font souvent les auteurs de fictions quand ils doivent trouver un nom pour le représentant d'un peuple dont ils connaissent mal la langue, le nôtre a puisé parmi les noms attestés par les œuvres littéraires⁷³. C'est donc, puisque l'Éthiopie est indienne, dans les récits des campagnes d'Alexandre aux confins de l'Inde qu'il a trouvé le nom d'Hydaspe (le fleuve sur la rive duquel le conquérant s'arrêta) et de Sisimithrès (qui est un satrape de Sogdiane qui fit sa soumission à Alexandre peu avant l'arrivée de celui-ci dans le bassin de l'Indus)⁷⁴.

⁶⁹ De plus, comme le note J. NDIONE 2009, p. 212, il y a une impossibilité géographique à ce que le souverain de Méroé « soit parvenu à conquérir ces territoires orientaux sans s'être mesuré au royaume d'Axoum qu'il contourne ».

⁷⁰ Voir S. C. MUNRO-HAY 1991, pp. 68-69.

⁷¹ C'est encore le cas en plein IV^e siècle, dans l'*Expositio totius mundi et gentium*, comme le note F. THELAMON 1981, p. 50.

⁷² Voir à ce propos P. ROBIANO 1992.

⁷³ De la même manière qu'on trouve dans les romans anglo-américains des Français baptisés « Molière », « Corneille », etc.

⁷⁴ Trois autres personnages éthiopiens sont nommés dans le roman. Le nom de Meroebos, neveu d'Hydaspe, a visiblement été formé sur celui de la ville de Méroé. L'introducteur à la cour d'Hydaspe Hermônias doit peut-être son nom au dieu Hermès. Quant à Persinna, reine d'Éthiopie et mère de Chariclée, elle pourrait tirer le sien du héros Persée, libérateur d'Andromède l'Éthiopienne. À moins qu'on ne fasse l'hypothèse qu'il s'agit aussi d'un nom issu de la geste d'Alexandre – l'ethnonyme de l'épouse perse de quelque Indien ? Il se pourrait d'ailleurs que la source « alexandrine » d'Héliodore soit tout simplement une version – perdue – du *Roman d'Alexandre*. Cette version pourrait avoir été aussi utilisée pour l'évocation du séjour d'Apollonios de Tyane en Éthiopie, ce qui expliquerait les rencontres entre les deux œuvres. Voir à ce propos J. MORGAN 2009. Par ailleurs, les versions du *Roman d'Alexandre* qui sont parvenues jusqu'à nous mettent en scène une reine Candace d'Éthiopie, reflet d'un type de souveraines historiquement attestées dans ce pays et dont on a pu rapprocher à la fois les figures de Persinna et de Chariclée (J. NDIONE 2009, pp. 237-245). Je signale enfin l'article de Meriel JONES 2006, pour qui les noms des personnages d'Héliodore ont une signification philosophique d'ordre platonicien. Elle n'aborde pas, néanmoins, dans cet article, les noms des Éthiopiens. Mais, dans sa dissertation inédite de *Master of Arts* (JONES 2003), que je la remercie de bien avoir voulu me communiquer, elle faisait la liste des diverses interprétations que le lecteur de l'Antiquité pouvait donner à ces noms. Elle indique, outre

L'Éthiopie d'Héliodore est donc une construction complexe à laquelle concourent, outre l'imagination et les intentions – « sérieuses » ou non⁷⁵ – de l'auteur, diverses traditions, diverses sources, qui ne sont pas cohérentes entre elles. Se mêlent chez lui les plus pures conventions à des détails parfaitement exacts. Cette multiplicité pourrait être en elle-même le signe de ce qu'Héliodore traite tardivement le sujet.

S'il peut y avoir eu antérieurement des moments où l'Éthiopie fut à la mode dans les milieux cultivés de l'Empire romain, ce qu'il y a de sûr c'est que ce pays fut particulièrement d'actualité au IV^e, comme en témoignent les mentions chez Rufin d'Aquilée et ses successeurs grecs dans le genre de l'histoire ecclésiastique⁷⁶, l'insertion d'Axoumites et de girafes dans la description par l'*Histoire Auguste* du triomphe d'Aurélien⁷⁷, ainsi que la lettre envoyée par Constance II au souverain d'Axoum en 356/357⁷⁸. Il y eut surtout à cette époque un événement capital, qui dut faire du bruit dans l'Empire : la conversion de l'Éthiopie (axoumite) et de son roi Ézana au christianisme⁷⁹. Rufin raconte les aventures de deux enfants originaires de Tyr (aventures qui, par ailleurs, ne sont pas sans rappeler celles des « romans grecs »⁸⁰) : à l'époque de Constantin, au cours d'un voyage accompli en *India ulterior* par le philosophe tyrien Méropius et les jeunes Édésius et Frumentius dont il avait la charge, le navire est arraisonné et les passagers sont massacrés par des « barbares » qui « ont l'habitude d'égorger tous les Romains qu'ils trouvent chez eux »⁸¹. Épargnés par miracle, les deux enfants sont recueillis par le roi du pays qui les traite généreusement et fait de l'un son échanson, de l'autre le responsable de ses finances. À la mort du roi, la reine les associe étroitement à sa régence. Frumentius en profite alors pour favoriser dans le royaume le développement du christianisme. Plus tard, ils retournent tous deux dans l'Empire romain,

celles que j'ai proposées, celles-ci : dans Sisimithrès, on pourrait entendre Isis et Mithra, dans Persinna, l'Océanide Persé, épouse d'Hélios, dans Hydaspe le nom d'un fils de Darius ou de Sémiramis, dans Méroébos, « la jeunesse de Méroé » ou « le taureau de Méroé » (on sait que, dans cette ville, Théagène parvient à la fois à évincer Méroébos et à vaincre un taureau).

⁷⁵ K. DOWDEN 1996.

⁷⁶ C'est dans les premières années du V^e siècle que Rufin écrit son *Histoire ecclésiastique*, qui porte sur la période allant du règne de Constantin à la mort de Théodose (voir F. THELAMON 1981, p. 13). Pour ce qui est de l'épisode éthiopien, Socrate, Sozomène et Théodore ne font que reprendre ses dires (F. THELAMON 1981, p. 41).

⁷⁷ Voir *supra*, n. 7.

⁷⁸ Cette lettre est citée par Athanase, *Apol. ad Constant.* 29.

⁷⁹ Je renvoie pour le détail de cette question (textes, *testimonia*, inscriptions, monnaies) à F. THELAMON 1981, pp. 31-83. Voir aussi J.-N. PÉRÈS 2001, en particulier pp. 533-534, et G. LUSINI 2001.

⁸⁰ Ou, bien entendu, l'histoire de Joseph en Égypte.

⁸¹ Ruf., *HE* 1, 9, trad. de F. THELAMON.

Édésius à Tyr, où il devient prêtre (chrétien) : c'est là que Rufin devait plus tard, si on l'en croit, recueillir son témoignage direct. Frumentius, lui, se rend à Alexandrie, puis il est renvoyé en Éthiopie par Athanase, qui l'en a fait l'évêque. Résultat, « un nombre immense de barbares fut converti à la foi ». Dieu avait donc choisi deux enfants pieux et purs⁸² et organisé les rencontres de leur destin pour qu'ils pussent accomplir leur mission. Parallèlement, l'étude des traditions de l'église éthiopienne et des monnaies et inscriptions du IV^e siècle donnent à penser que la monarchie axoumite a glissé au cours de ce siècle d'une religion centrée sur le Soleil et la Lune à un monothéisme païen, puis au christianisme⁸³.

Les *Éthiopiennes* présentent quelque analogie avec ce que nous disent ces documents : deux enfants – l'un d'eux est cette fois une fille, ce qui est de rigueur dans un « roman grec » – pieux, chastes et purs, animés par un amour qui relève davantage d'*agapé* que d'*eros*, sont élus par un dieu providentiel qui porte le nom d'Apollon à Delphes, mais qui est aussi Ammon et Hélios et qui a toutes les caractéristiques du *Kreittôn* suprême cher au paganisme intellectuel de l'Antiquité tardive⁸⁴. Cette puissance divine les conduit jusqu'en Éthiopie au fil de rencontres qui semblent à première vue de purs jeux de Tyché, mais qui sont mises en place par le dieu pour servir une intention précise, et avec l'aide de son agent, le prêtre-philosophe Calasiris – bref, un autre Méropius⁸⁵. Parvenus en Éthiopie, ils échappent miraculeusement à la mort qui devrait leur être réservée par la coutume de ce pays⁸⁶. Ils sont alors adoptés par le roi – qu'est-ce que la décision d'Hydaspe de reconnaître Chariclée pour sa fille et de lui donner Théagène pour époux, sinon leur adoption ? Les deux jeunes gens deviennent finalement prêtres (comme Édésius et Frumentius), tous deux (alors que seul Frumentius devient évêque) à la tête des cultes éthiopiens. Enfin, par décision du roi et en conformité avec le senti-

⁸² Tel est décrit en particulier Édésius : ... *fidem puram et sobriam mentem simpliciter exhibebat*.

⁸³ Voir les études citées *supra*, n. 79.

⁸⁴ K. DOWDEN 1996, p. 269, remarque fort justement qu'Héliodore « does not promote particular gods as final solutions in his work (unless we count Sun and Moon). The individual gods are aspects of some larger purpose and his vocabulary for the divine is noticeably abstract or anonymous. Few gods are envisaged as initiating action, except maybe Apollo at Delphi (who is the same as the Ethiopian Sun-god anyway – Ἀπόλλωνα τὸν αὐτὸν ὄντα καὶ ἥλιον– 10.36.3), whereas we hear repeatedly of ὁ θεός or οἱ θεοί or τὸ θεῖον ('the god', 'the gods', or 'the [abstract] divine'), οἱ κρείττονες and τὸ κρεῖττον ('those superior', 'the [abstract] superior'), a δαίμων or δαίμονες or τὸ δαιμόνιον or δαιμόνιον τι ('daimon, daimons, the [abstract] daimonic, some daimonic thing' – like the daimonion that Socrates could hear) ».

⁸⁵ Rufin ne dit rien de ce personnage, sinon qu'il est un philosophe de Tyr : s'il a existé, il s'agit probablement d'un païen, et sans doute voué à Hélios, puisqu'il est phénicien.

⁸⁶ Voir la demande formulée par le peuple éthiopien, 10, 7 : « Τὰ πάτρια τελείσθω » τῶν περιεστώτων ἐκβοώντων, « ἡ νενομισμένη θυσία λοιπὸν ὑπὲρ τοῦ ἔθνους τελείσθω »

ment exprimé par le peuple, l'Éthiopie change ses pratiques religieuses en abolissant les sacrifices humains⁸⁷.

Qu'il soit bien entendu que je ne prétends pas qu'Héliodore ait strictement transposé dans ses *Éthiopiennes* la conversion de l'Éthiopie au christianisme, ni que son roman soit le pur reflet du « roman » d'Édésius et Frumentius : ce serait aller contre l'évidence. Mais je crois discerner en son œuvre un écho de l'actualité de son temps⁸⁸, un axe autour duquel il a agrégé et mêlé les diverses Éthiopies dont il avait connaissance. Pourrait-on en tirer l'hypothèse que Socrate ne s'est pas trompé et que *Les Éthiopiennes* sont à l'image d'une première étape de l'évolution religieuse de leur auteur, lequel aurait donc suivi une route parallèle à celle du roi Ezana ?

Université de Montpellier III

PIERRE-LOUIS MALOSSE
pl@malosse.org

Références bibliographiques

- E. AMATO – J. SCHAMP (éds.), *ἩΘΙΟΠΙΙΑ. La représentation de caractères entre fiction scolaire et réalité vivante à l'époque impériale et tardive*, Salerno (*Cardo*, 3), 2005.
- S. BARTSCH, *Decoding the Ancient Novel, the Reader and the Role of Description in Heliodorus and Achilles Tatius*, Princeton, 1989.
- A. BILLAULT, « Approche du problème de l'ekphrasis dans les romans grecs », *BAGB* 1979, pp. 199-204.
- G. W. BOWERSOCK, *Fiction as History. Nero to Julian*, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1997.
- P. CHUVIN, *Chronique des derniers païens*, Paris, 1990.
- K. DOWDEN, « Heliodoros : Serious Intentions », *CQ* 46, 1996, pp. 267-285.
- M. DUBUISSON, *Le latin de Polybe. Les implications historiques d'un cas de bilinguisme*, Paris, 1985.
- Regla FERNÁNDEZ GARRIDO, « La Etiopía idealizada de la novela de Heliodoro », dans R. GARCÍA GUTIÉRREZ – E. NAVARRO DOMÍNGUEZ – V. NÚÑEZ RIVERA (éds.), *Utopía. Los espacios imposibles*, Frankfurt-am-Main, 2003, pp. 41-56.

⁸⁷ Voir la remarque de J. J. WINKLER 1982, p. 152 : « The real religious message of the novel... is the declaration by Sisimithres at X :39 that the gods have fashioned the entire plot of Charikleia's life *in order to* convince the Aithiopian people to abolish the paternal rite of human sacrifice ».

⁸⁸ En tant que Phénicien, il pouvait en avoir connaissance comme Rufin par ce qui se disait à Tyr, où Édésius avait fini sa vie.

- E. FEUILLÂTRE, *Études sur les « Éthiopiennes » d'Héliodore. Contribution à la connaissance du roman grec*, Paris, 1966.
- C. R. GIBSON, *Libanius's Progymnasmata. Model Exercises in Greek Prose Composition and Rhetoric*, Atlanta, 2008.
- M. JONES, *Noms sans frontières: the meanings of personal names and their significance in Heliodoros' Aithiopia*, M. A. diss., University of Wales, Swansea, 2003.
- M. JONES, « Heavenly and Pandemic Names in Heliodorus' Aethiopia », *CQ*, 56, 2006, pp. 548-562.
- G. LUSINI, « L'Église axoumite et ses traditions historiographiques (IVe – VIIe siècle) », dans B. POUDERON – Y.-M. DUVAL (éds.), *L'historiographie de l'Église des premiers siècles*, Paris, 2001, pp. 541-557.
- P.-L. Malosse, « Les 'ateliers d'écriture' des sophistes : Achille, Héliodore et les progymnasmata », *Koinonia*, 2012 (à paraître).
- S. M. MARENCO, « L'Étiopia nel romanzo di Eliodoro », dans E. LANZILLOTTA (éd.), *Γεωγραφία. Atti del secondo Convegno maceratese su Geografia e Cartografia antica (Macerata 16-17 apr. 1985)*, Roma, 1988, pp. 107-120.
- J. R. MORGAN, s.v. « Heliodoros », dans G. SCHMELING (éd.), *The Novel in the Ancient World*, Leiden-New York-Köln, 1996, pp. 417-421.
- J. R. MORGAN, « The Emesan Connection: Philostratus and Heliodorus », dans K. DEMOEN – D. PRAET (éds.), *Theios Sophistes: Essays on Flavius Philostratus' Vita Apollonii*, Leiden-Boston, 2009, pp. 263-282.
- S. C. MUNRO-HAY, *Aksum : An African Civilization of Late Antiquity*, Edinburgh, 1991.
- J. NDIONE, *Les Ethiopiennes d'Héliodore : document historique sur Méroé ou fiction romanesque ?*, thèse, Nancy, 2009.
- Maria Loreto NÚÑEZ, « Fantaisie d'une voix narrative: Héliodore », *Incontri triestini di filologia classica* 4, 2004-2005, pp. 81-97.
- M. PATILLON, *Aelius Théon. Progymnasmata*, Paris (CUF), 1997.
- M. PATILLON, *Corpus rhetoricum*, vol. 1 (*Anonyme, Préambule à la rhétorique. Aphthonios, Progymnasmata. Pseudo-Hermogène, Progymnasmata*), Paris (CUF), 2008.
- R. PENELLA, « The Progymnasmata in Imperial Greek Education », *CW* 105, 2011, pp. 77-90.
- J.-N. PÉRÈS, « Les origines du christianisme en Éthiopie : histoire, tradition et liturgie », dans B. POUDERON – Y.-M. DUVAL (éds.), *L'historiographie de l'Église des premiers siècles*, Paris, 2001, pp. 531-540.
- L. PERNOT, *Éloges grecs de Rome*, Paris, 1997.
- Ph. RICHARDOT, *La fin de l'armée romaine (284-476)*, Paris, 1998.
- P. ROBBIANO, « Les Gymnosophistes éthiopiens chez Philostrate et chez Héliodore », *REA* 94, 1992, pp. 413-428.
- P. ROBBIANO, « Pour en finir avec le christianisme d'Achille Tatius et d'Héliodore d'Émèse : la lecture des *Passions de Galaction* », *AC* 78, 2009, pp. 145-160.
- A. ROGIER, « Le roi d'Éthiopie et les Syénéens chez Héliodore », *REG* 95, 1982, pp. 453-460.
- E. ROHDE, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1876.
- J. SCHAMP, *Photios historien des lettres. La Bibliothèque et ses notices biographiques*, Paris, 1987.

- L. TARAN, « The authorship of an allegorical interpretation of Heliodorus' *Aethiopica* », dans M.-O. GOULET-CAZÉ – G. MADEC – D. O'BRIEN (éds.), *Chercheurs de sagesse. SOPHIËS MAIËTORES. Hommage à J. Pépin*, Paris (*Ét. Augustiniennes*), 1992, pp. 203-230.
- F. THELAMON, *Païens et chrétiens au IVe siècle. L'apport de l'« Histoire ecclésiastique » de Rufin d'Aquilée*, Paris (*Ét. Aug.*), 1981.
- M. H. A. L. H. VAN DER VALK, « Remarques sur la date des Éthiopiennes d'Héliodore », *Mnemosyne* IIIe s., 9, 1940, pp. 97-100.
- R. WEBB, *Ekphrasis, imagination and persuasion in ancient rhetorical theory and practice*, Farnham-Burlington, 2009.
- J. J. WINKLER, « The Mendacity of Kalasiris and the Narrative Strategy of Heliodorus' *Aithiopika* », *YCS* 27, 1982, pp. 93-158.
- M. M. WINKLER, « The cinematic nature of the opening scene of Heliodorus' "Aithiopika" » *AncNarr* 1, 2000-2001, pp. 161-184.